

Michel Auzas-Mille
mat
le jour du fou



Edilivre

Du même auteur :

« Peau d'Amour » : *recueil de poèmes, aux éditions Saint Germain des Prés 1976 – (épuisé)*

« Les Rites étranges et sacrés du Feu, du Silence et du Temps, au détriment des Pierres » : *recueil de poèmes – tirage limité – aux éditions Arts-Matures 2003 – (en projet de réédition)*

« Les 22 Portes – essai pour une approche spirituelle, au seuil du 3^{ème} millénaire, à partir de la symbolique des arcanes de Tarot » : *En collaboration avec son épouse Nadine – aux éditions du Cosmogone 2007*

« Images, Contes et Nouvelles de dessous la surface des choses » : *recueil – aux éditions Edilivre 2011*

« En To Pan – le Livre de Mel Akmon, ami d'Hermès » *roman – aux éditions Edilivre 2013*

Projet de publication :

« le Miel de la Pierre – regards sur une très actuelle Quête de Sens, à la Lumière de l'Alchimie Spirituelle »

« Le fou ouvre la porte... le sage suit ! »

1^{ère} époque

I

« Le sage montre le ciel, l'imbécile regarde le doigt »

– dicton populaire –

– Au-delà de cette limite...

« Vous perdez votre temps ! Vous voyez bien qu'il ne comprend pas ce que vous dites ! Il n'est pas là, il ne vit pas dans le même monde que nous. Soyez persuadé que nous avons tout essayé sans le moindre résultat. Je crois même que plus on en fait et plus il s'enfoncé. C'est à vous de voir mais, excusez-moi de me répéter, vous perdez votre temps !... »

J'écoute cet imbécile d'une oreille plus que distraite et d'ailleurs il commence sérieusement à me les échauffer... les oreilles !

Ces gens de l'administration ne voient que le rapport « effort – rendement ». Tout ce qui sort un tant soit peu de leur cadre étreint n'est pas digne d'être considéré.

Pourtant je sens bien qu'il y a dans ce personnage, quelque chose... comment dire?... quelque chose d'extra – ordinaire, de pas commun du tout. Il n'a absolument rien à voir avec l'ensemble des cas pathologiques que nous avons à étudier et traiter dans ce pool de recherche de l'établissement psychiatrique où j'exerce.

Il y a, dans son regard, une « présence ». Plus que cela même... je ne saurais l'expliquer de façon rationnelle, mais je sens en lui un « Mystère », et cela m'interpelle d'autant plus que j'éprouve l'étrange sentiment que dans les profondeurs de ce mystère, quelque chose me concerne personnellement, intimement.

Lorsqu'il est arrivé dans mon service, cela faisait plus d'une semaine qu'il croupissait dans cette unité où l'on entasse, sans trop d'états d'âme, ceux que l'on appelle les « N.R. » : les « non récupérables ». Dans un mutisme absolu, il errait désœuvré au long des couloirs insalubres de ce lieu sans espoir, ou bien restait, des heures durant, le regard perdu sur le gris sale des cloisons de sa cellule.

C'est totalement par hasard – s'il existe de tels hasards – que je fus mis en présence de cet être, à l'occasion d'une erreur d'attribution de dossier.

Alors que l'on frappait à la porte de mon labo, où j'attendais une jeune femme avec qui je devais établir un protocole thérapeutique pour un état dépressif profond, je me retrouvais face à face avec un bien étrange personnage.

Curieusement, je n'en éprouvais aucune surprise, comme si j'attendais cette rencontre depuis longtemps. Son visage anguleux aux pommettes très saillantes, où le regard semblait venir d'« ailleurs », m'était presque familier. Je crus même déceler un léger sourire sur des lèvres pourtant closes depuis longtemps.

L'infirmière qui l'accompagnait le poussait devant elle sans trop de ménagement. Me tendant son dossier, que je m'empressais d'attraper, elle me fit une mimique, voulant m'indiquer par là qu'il n'y avait rien à tirer de ce patient, puis elle s'en alla sans un regard en arrière, nous laissant en tête à tête.

Durant quelques interminables minutes, nous restâmes là, à nous dévisager sans un mot, et puis, il se passa... l'impensable.

*
* *

Les semaines qui suivirent, je travaillais d'arrache-pied sur le dossier de celui que je ne parvenais pas à qualifier de « cas », tant ce raccourci me semblait inapproprié, voire péjoratif. A dire vrai, je m'engageais dans une véritable enquête, sorte de jeu de piste aussi saugrenu qu'improbable.

Qui était-il ? D'où venait-il ? Comment était-il arrivé là ? Et surtout, surtout : pourquoi moi ?...

Beaucoup de déplacements, souvent en vain, de recherches dans le peu de traces administratives...

Une cogitation soutenue, à la limite du mal de crâne, suite à quelques entrevues sans réelle consistance... Le flou artistique total ! Je dois bien avouer que je commençais à y perdre le peu de latin que j'avais réussi à assimiler... Et toujours ce questionnement lancinant, qui tournait en boucle à l'intérieur de ma pauvre tête : pourquoi moi ? Qu'ai-je à voir avec ce curieux personnage ? Pourquoi m'a-t-il dit : « *Cela fait si longtemps que je désirais vous rencontrer* » ?...

Naturellement, je ne trouvais quasiment rien concernant son identité, d'où il venait, son existence d'avant. Je savais seulement qu'il avait été récupéré par les services sanitaires de la ville, alors qu'il dormait dans des cartons au pied d'un immeuble de banlieue. Un SDF, comme on dit maintenant. Évidemment, aucun papier permettant de l'identifier. En interrogeant les habitants de la cité, personnes ne savait qui il était et d'où il arrivait. Aux dires de plusieurs, il n'était pas agressif. Il semblait même avoir la faveur des enfants et des jeunes du lieu, qui lui apportaient régulièrement de quoi subsister ; ce que voyaient par ailleurs d'un œil suspicieux leurs parents, pensant à un deal quelconque – sous-entendu, de drogue – mais non ! Les brigades de sécurité avaient, plus ou moins discrètement, enquêté, mais rien de ce côté-là. Il ne fumait pas, ne buvait pas d'alcool, et son état physique ne semblait pas trop affecté du fait qu'il vivait dans la rue. Ce qui intriguait le plus, c'est que personne, jamais personne ne l'avait entendu prononcer le moindre mot. Pour autant, il n'avait pas

l'apparence de quelqu'un qui souffre.

Il passait la majeure partie de son temps à triturer une série de bouts de carton jaunis, délavés, ressemblant vaguement à des cartes à jouer, mais d'où toute image, signe et écrit avaient quasiment disparu, effacés par le temps et un usage certainement intensif.

Au bout de quelques temps, les services sanitaires, maraudant régulièrement dans la cité, ne sachant quoi faire de lui, nous l'avaient amené, les gens du lieu commençant à s'impatienter de voir un « clochard », comme ils disaient, loger dans de telles conditions d'insalubrité au pied de Leur immeuble... et d'ajouter sentencieux en regardant ailleurs : *« Vous comprenez, avec tout ce qui se passe de nos jours ! Ce n'est pas un exemple pour nos enfants, vous comprenez !... »*

Les enfants et ados, quant à eux, trouvaient que c'était « dommage » qu'il s'en aille... (avec, pour certains, des petites étoiles dans les yeux).

Il n'opposa aucune résistance. Apparemment, changer de lieu ne lui faisait ni chaud ni froid, tant il semblait détaché du monde et de ses turpitudes.

Pendant quelques temps, il fut pris en charge selon le protocole habituel. Aide sociale, psychologue, psychiatre se succédèrent à son « chevet » sans résultat notable, jusqu'au moment où l'administration, considérant qu'elle en avait assez fait et qu'il n'était pas question d'aller plus loin dans un investissement perdu d'avance, le plaça, sans plus d'état d'âme, dans cet ultime

service des « NR »... « non récupérables » et que, personnellement, j'appelle « les vidanges du diable ». (1)

Et puis, cette erreur de dossier... Et puis notre rencontre... Et puis ces mots pour le moins surprenants, sortant d'entre des lèvres fermées depuis tant de temps : « *Cela fait si longtemps que je désirais vous rencontrer !* »...

Étaient-ce là les mots d'un malade mental ?...

Dans un premier temps, je tentais d'établir avec lui un « contrat thérapeutique » avec entrevues régulières, approche verbale de différents niveaux d'inconscient susceptibles de ramener à la conscience objective certaines « traces » du passé, etc.... mais cela s'avéra très vite totalement inutile et je compris, dans la foulée, que c'était lui et lui seul qui menait la barque. Je renâclais un peu mais finis par l'admettre. Pourquoi pas ! Le personnage m'intéressait au plus haut point et je me sentais prêt à abandonner une manière de pensée analytique qui, je le sentais, s'avérerait totalement inopérante en la circonstance.

J'en vins donc à me débarrasser de toute velléité médico-doctrinale : soigner et guérir à tout prix, pour finir par développer une « écoute patiente et attentive » – ce que mon crétin de chef de service appelait « perdre son temps ».

*

* *

« On ne peut contraindre d'aucune façon les ténèbres à révéler la lumière qui gît en leur sein, mais acceptant ces ténèbres telles qu'elles sont, avec patience et humilité, notre œil de cherchant, s'accoutumant à la noirceur ambiante, finit peu à peu à y distinguer certains reliefs, certaines variations de teintes qui peuvent nous aider, dans l'obscur labyrinthe, à distinguer l'entrée du chemin qui nous mènera assurément à cette lumière tant désirée »

Lorsqu'il se décidait à me parler, j'avais l'étrange sentiment qu'il ne s'adressait pas directement à moi, en tant qu'interlocuteur physique face à lui, mais qu'il s'entretenait avec quelque chose au plus profond de mon intériorité. Comme s'il communiquait directement avec un être qui m'habitait secrètement et que je ne connaissais pas. Une dimension de ma propre conscience enfouie dans les tréfonds de mon âme... Difficile à expliquer avec les pauvres mots du quotidien.

Durant plusieurs semaines, je fis de curieux rêves où je le voyais, auréolé de lumière, s'avancer vers moi en me tendant ses bouts de carton d'où émergeaient, fluctuantes, des images imprécises. Il me faisait signe de les prendre, mais alors que je tendais les mains pour ce faire, tout disparaissait dans un flamboiement de couleurs et je restais là, déconfit, frustré avec, dans le cœur, une tristesse infinie. Très souvent je m'éveillais les yeux humides, ne sachant que faire de ces images qui me touchaient si profondément.

Bien évidemment, je ne pouvais pas lui conter mes mésaventures nocturnes. Ce n'était pas que l'envie m'en manquait, mais c'était moi qui était censé élucider, sinon résoudre, son problème et non l'inverse. Pourtant, quelque chose dans son attitude me laissait à penser qu'il « savait » ce que je vivais... ce qui, bien évidemment, ne faisait qu'accroître mon trouble.

Tant bien que mal, je tâchais de garder le cap en ne laissant rien paraître de mes états d'âme, mais j'avoue, aujourd'hui, que cela m'était de plus en plus difficile et que je n'étais pas loin de craquer.

Je cherchais à comprendre d'où me venait cet afflux émotionnel. Moi, technicien confirmé, voire pointu, dans mon domaine, les pieds parfaitement ancrés au sol, pragmatique à souhait... je ne comprenais pas bien ce qui m'arrivait. Je me sentais fragile et désarmé face à cet inconnu qui, pourtant, m'interpellait au plus profond de mon être.

Quelle était donc la nature de ce lien qui, semblait-il, nous unissait lui et moi au-delà de toute logique ? Avions-nous eu quelque chose en commun dans un passé plus ou moins lointain ? Devions-nous impérativement – et pour quelles raisons – nous « retrouver » de cette manière, dans cet établissement spécialisé pour personnes souffrant d'instabilité psychique ?...

Je commençais sérieusement à me demander si je

ne perdais pas un peu les pédales et si, à force de fréquenter des « fadas » – comme disaient mes collègues – je ne devenais pas fada à mon tour...

Bon ! Il faut se reprendre !

Je me replongeais dans les enregistrements audio et vidéo de nos derniers entretiens.

*
* *

Toujours ce sentiment de plus en plus prégnant de « connaître » ce personnage, comme si... comme si nous avions un lien de parenté... Aucune ressemblance physique entre nous, mais quelque chose dans l'attitude, dans une façon de se tenir...

Je visionnais en boucle ces derniers enregistrements, sans plus trop y croire, lorsque je pris conscience de certains détails troublants.

Je n'y avais guère prêté attention auparavant, pour la simple raison qu'il s'agissait de petites choses insignifiantes : les doigts qui pianotent sur la table, une manière de pencher la tête juste avant d'engager la conversation, certains rictus et plissements d'yeux à l'évocation d'un problème...

Dans un éclair de compréhension, je voyais, comme au reflet d'un miroir, mes propres postures, mes propres petites manies comportementales, voire certains tics qui agacent généralement mon entourage, mais dont j'ai décidé, un jour, non